



Willy Liber

ENFANCE BOULEVERSEE

Témoignage d'un enfant caché



Collection en ligne de la Fondation Auschwitz, Bruxelles

Réalisation graphique : Amélie Patte - Nohanis.be

© **Mémoire d'Auschwitz ASBL**

Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles

www.auschwitz.be

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Photo de couverture : Willy Liber à Berlin.

L'iconographie familiale présente dans cet ouvrage provient principalement de la collection personnelle de Mireille Libers.

Éditeur responsable : Mémoire d'Auschwitz ASBL

ISBN : 978-2-930953-38-0

Table des matières

Introduction	4
Berlin	6
<i>Kristallnacht</i>	12
Anvers	14
Exode et retour	17
Le meilleur et le pire	19
Exil à la campagne	21
Bruxelles	23
Tragédie	28
Déportation	30
Enfants cachés	33
Retour	40
Bar Mitzva	44
Engagement	47
Aliya	49
Retour en Belgique	55
Annexe	58

Introduction

*M*on père essaya à plusieurs reprises de fouiller le passé de sa famille décimée pendant la guerre. Les survivants se taisaient, refusaient d'en parler, prétendaient ne pas se souvenir ou ne le voulaient pas. Un seul de ses oncles était loquace sur ce sujet, mais à chaque fois qu'il entamait son récit, sa fille l'interrompait en le priant de ne plus ressasser ces horribles souvenirs.

Quant aux archives, elles ne mentionnent que des noms, des lieux, des dates, pas de détails personnels ou anecdotiques témoignant de la personnalité des disparus.

Ni mon père, ni ma grand-mère paternelle ne m'ont jamais parlé du passé de leur famille, le sujet était tabou.

Ma mère, elle, est issue d'une famille catholique ardennaise.

J'appris très tôt que mon père était juif, né à Berlin, que son père avait été arrêté par les Allemands à Bruxelles pendant la guerre et avait été déporté et assassiné à Auschwitz.

C'est à l'âge de 34 ans alors que je vivais à Jérusalem que je lui ai demandé de me raconter son enfance, sa jeunesse.

Il le fit sous forme de lettres qu'il dictait à ma mère, jugeant sa propre écriture illisible. C'est le contenu de celles-ci que je vous livre à présent*.

Liber Mireille

* Les notes en bas de page ont été rajoutées au texte initial pour expliciter certains points.

« Chère Mireille,

Je n'ai pas bien dormi, j'ai beaucoup pensé à toi et à tes enfants.

Les enfants ne connaissent pas bien leurs parents. Je regrette de ne pas avoir dialogué plus avec ma mère sur sa vie et celle de mon père.

De son passé, elle évoquait toujours la même période, d'une façon superficielle et je n'ai pas insisté pour en savoir davantage. Elle me parlait de sa petite enfance et je ne voulais pas l'entendre, cela me faisait mal au cœur, je me sentais mal à l'aise.

J'hésite à t'écrire, je crains de provoquer la même réaction chez toi.

Mais je répondrai à ta demande.

La souffrance des proches est parfois difficile à accepter. J'évoque ce passé avec beaucoup de réticence. Je le fais car j'aurais beaucoup aimé savoir qui étaient mes parents, mes grands-parents et ma famille et peut-être qu'un jour, tes fils seront curieux de lire ce témoignage. »

Berlin

*J*e suis né à Berlin le 4 avril 1932, quelques mois après le mariage de mes parents. Ma mère était alors âgée de vingt-quatre ans et mon père en avait trente-quatre. Quelques jours après ma Brit Milah¹, ma tante Toni quitta l'Allemagne pour la Palestine.

Henna Eitinger, ma mère est née à Wisnicz ou à Lipnica Górna (selon différentes sources) en Pologne. Ma mère est née aveugle. Elle le resta jusqu'à l'âge de cinq ans. Il aurait suffi d'une simple intervention, mais dans les petites villes l'accès aux soins médicaux était limité. Étant l'aînée des filles, elle dut très tôt s'occuper de ses sœurs. Pour gagner leur vie mes grands-parents – Yosef Eitinger et Malka Federgrün – ramassaient, récupéraient de vieux chiffons, des vêtements usagés et de la ferraille qu'ils triaient et revendaient. Ils transportaient leur marchandise à l'aide d'une charrette à bras. La famille quitta la Pologne en raison des pogroms pour s'installer à Hrushrau, en Tchécoslovaquie (Hrušov).

Durant la Première Guerre mondiale, en 1916, mon grand-père fut mobilisé dans l'armée autrichienne. Il tomba gravement malade et mourut au cours d'une permission, laissant ma grand-mère seule avec ses six enfants. Pour subsister, elle ouvrit une cantine destinée aux soldats. Elle rencontra son second mari, David Asterball, un Juif polonais originaire de Trembowla, colporteur de profession. La relation entre lui et les enfants de Malka était tendue. Est-ce pour cela que ma mère ne s'est jamais remariée après la disparition de mon père ? Peut-être se refusait-elle à

1 Brit Milah : pratique religieuse qui consiste en la circoncision, c'est-à-dire l'ablation du prépuce, du nouveau-né mâle juif le huitième jour de sa vie.

imposer un beau-père à ses enfants comme l'avait fait sa propre mère. La famille à l'exception des deux fils quitta ensuite la Tchécoslovaquie pour l'Allemagne, dans la perspective d'une vie meilleure.

Jacob ou Yankel Lieber, mon père est né en Pologne, à Żarnowiec ou Czarnowice². Mon père avait deux sœurs, mariées, qui vivaient dans le même village et un deuxième frère qui, enrôlé dans l'armée polonaise, avait péri au cours de la Première Guerre mondiale. De mon grand-père paternel, Wolf Lieber, j'ignore presque tout sinon que comme gagnepain, il effectuait des transports à l'aide d'une carriole attelée à un cheval. Il reçut un jour une convocation de l'armée. Pour ne pas y aller, il prétextait une maladie et prit une potion destinée à se donner de la fièvre et... il en mourut.

En ce temps-là, il était courant qu'à l'âge de quatorze-quinze ans, les enfants quittent leur famille pour des raisons économiques et aillent chercher du travail ailleurs. Ainsi mon père, à seize ans, partit rejoindre son frère aîné Bernat qui l'avait précédé en Allemagne, à Berlin. Il espérait ainsi éviter également le service militaire en Pologne qui durait de nombreuses années. L'Allemagne accueillait volontiers les déserteurs de l'armée polonaise, en arrivant ils recevaient un statut d'apatrides. C'est à ce moment-là que, mal orthographié par un préposé de l'administration, le nom de Lieber devint Liber.

Nous habitons au 213 Linienstraße, un premier étage au-dessus d'une brasserie. L'immeuble imposant était situé en face d'un vieux cimetière et au coin d'un carrefour où les accidents de circulation étaient fréquents. Berlin en ce temps-là comptait environ quatre millions et demi d'habitants et subissait une importante crise du logement.

Notre appartement était spacieux, luxueux, cependant nous y vivions à l'étroit. Nous le partagions avec ma grand-mère maternelle, son second

2 Le lieu de naissance Żarnowiec – Zarnowice – Czarnowice est orthographié de différentes façons et varie selon les documents administratifs.



▲ *L'appartement familial situé Linienstraße à Berlin.*

© collection personnelle Mireille Liber

mari et leur fille. La porte d'entrée s'ouvrait sur un long couloir. À gauche : une cuisine toute en longueur et dont l'étroitesse ne nous permettait pas d'y prendre nos repas ensemble, ainsi qu'une salle de bain, chose rarissime pour l'époque, après je ne connus plus ce confort jusqu'à la naissance de ma fille, vingt-cinq ans plus tard. Du même côté se trouvait la buanderie, le royaume de ma grand-mère, car c'est elle qui était chargée de l'intendance.

Ma grand-mère Malka a joué un rôle important durant mon enfance à Berlin, elle s'occupait beaucoup de moi pendant que ma mère travaillait avec mon père. Comme je ne sortais pas de la maison, je passais énormément de temps avec elle, elle était très douce avec moi. Grâce aux photos, je me souviens de son beau visage rond. J'ai donc vécu les cinq premières années de mon enfance, enfermé dans cet appartement. Il était inconcevable de laisser jouer un enfant juif dans la rue. Je ne fréquentais

pas l'école et je n'avais pas d'amis, de temps en temps une voisine âgée de quatorze ans venait jouer avec moi.

Et la visite continue... La chambre de mes parents que je partageais avec eux se trouvait aussi de ce côté-là du couloir. Y rester tout seul m'angoissait terriblement. Toutes les fenêtres de ces différentes pièces donnaient sur une cour intérieure. À droite du couloir s'ouvrait la vaste chambre de ma grand-mère, de son mari et de leur fille. Elle servait également de salle de séjour, de salle à manger, de réception, autrement dit c'était l'endroit où nous nous réunissions. La plus belle pièce de l'appartement, une pièce d'angle très lumineuse, était consacrée à l'atelier de couture de mes parents et me servait aussi parfois de salle de jeu. Mes parents employaient cinq à six ouvriers : des coupeurs, des piqueurs, des repasseurs... juifs, non-juifs, cela ne posait aucun problème. Ma mère travaillait avec mon père, auparavant comme elle avait étudié l'allemand, elle avait été engagée comme secrétaire.

Nous recevions souvent la visite de la famille, d'amis et fréquemment des gens venaient demander conseil à Yankele, mon père, considéré par son entourage comme un homme de bon sens. Grand, fort (il mesurait environ un mètre nonante et pesait nonante kilos) et généreux, il ne refusait jamais son aide à personne. Bon vivant, il aimait jouer aux cartes, et se rendre aux bals de bienfaisance. J'ai gardé un souvenir extrêmement chaleureux et émouvant de mon père. Nous célébrions toutes les fêtes juives, le shabbat se faisait de façon tout à fait traditionnelle, en se rendant à la synagogue. Nous parlions yiddish et allemand.

Il n'était pas aisé pour mon père de retourner en Pologne pour visiter sa famille, néanmoins après quelques années d'exil il put le faire. Je connaissais à peine mes oncles et tantes qui résidaient en Pologne. Nous leur avons rendu visite brièvement quelquefois, notamment en 1936 et en 1937. Leur village était un vrai shtetl, les rues n'étaient pas pavées et lorsqu'il pleuvait on marchait dans la boue en longeant de longues habitations de bois. À proximité du village il y avait une fabrique de peinture d'où se dégageait une forte odeur que personnellement je ne trouvais pas désagréable. Dans les maisons construites en terre battue, les gens

vivaient avec les animaux. La famille de mon père était pauvre. Ma grand-mère paternelle était une femme petite et menue, je l'ai connue presque aveugle, je crois qu'elle est morte peu avant la guerre. Mon oncle Hermann, cousin germain et mari de Toni s'était rendu un jour dans ce village, mon père l'avait chargé d'aller saluer sa mère en son nom. Une rumeur annonçant la venue de Yankele se répandit et parvint aux oreilles de ma grand-mère, comme elle ne voyait plus elle prit Hermann pour son fils. Cet incident fut très embarrassant pour Hermann.



▲ *Willy avec ses parents.*

© collection personnelle Mireille Liber



▲ *Avec sa grand-mère maternelle
Malka Federgrün.*

© collection personnelle Mireille Liber



▲ Dans les environs de Bratislava,
juillet 1936.

© collection personnelle Mireille Liber



▲ Willy avec sa maman, 4 avril 1938,
Berlin.

© collection personnelle Mireille Liber

À Berlin mes parents vécurent une jeunesse heureuse et prospère « un âge d'or » comme disait ma mère. Lorsque Toni est partie pour la Palestine, ils n'ont pas pensé faire de même, je venais de naître, leurs affaires commençaient à prospérer, ils jouissaient enfin d'un peu de stabilité dans leur vie. Nous avons vécu dans cet appartement de 1932 à 1938. Ma sœur Genka est née le 15 janvier 1938.

Kristallnacht

La « Nuit de Cristal » eut lieu dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938. Nous, les Juifs, vivions constamment sous la pression et les menaces inhérentes aux besoins internes ou externes du régime.

Cette nuit-là, mes parents nous cachèrent, moi et ma sœur âgée de quelques mois seulement, chez des voisins. Quant à eux, ils restèrent dans notre appartement. Je me souviens avoir eu très peur. Les nazis s'attaquaient d'abord aux rez-de-chaussée des immeubles, ils vandalisaient et pillaient les magasins et ensuite montaient aux étages. Par la fenêtre, je voyais des nuages de plumes s'envoler dans les airs, consé-



◀ *Berlin,
10 novembre 1938.
Magasins juifs
saccagés durant la
Nuit de Cristal.*

© National Archives
and Records
Administration

quence du saccage d'un commerce d'accessoires de literie : oreillers, sacs de plumes... tout était jeté dans la rue, c'était spectaculaire. Il y eut des arrestations et les Allemands s'acharnèrent jusqu'à la nuit suivante.

Nous sommes restés à Berlin alors que la situation pour les Juifs se faisait de plus en plus menaçante, mon père ne pouvait imaginer ce qui allait se passer, c'était inconcevable. Pour lui, quitter le pays où l'on a enfants, proches, amis, et un métier relevait d'une décision difficile à prendre. À ce moment-là, il était encore possible de sortir d'Allemagne librement, mais aucun pays n'accueillait de réfugiés. Ma mère faisait la file devant différents consulats afin d'obtenir un visa d'émigration, mais sans succès. Pour entamer les démarches, il fallait une famille à l'étranger prête à accueillir et se porter garante financièrement des immigrants. Mes parents avaient tenté d'obtenir les documents nécessaires, dont un affidavit, avec l'aide de nos proches aux États Unis, nous ne les avons jamais reçus.

Je pense que si une telle situation devait se reproduire aujourd'hui, je ne fuirais pas, je ferais mon possible pour lutter. Sans doute qu'avec des enfants on agit différemment... seul, je serais resté... enfin je ne sais pas... je dis cela maintenant, mais il est impossible de savoir ce que l'on ferait dans de telles circonstances...

Anvers

Nous sommes partis d'Allemagne en 1939 quelques mois avant le début de la guerre et la déclaration des hostilités contre la Pologne pour entrer clandestinement en Belgique. Nous étions parmi les derniers de la famille à quitter Berlin. Les Juifs polonais avaient été refoulés dans leur pays d'origine, ce fut le cas du mari de ma grand-mère. Quant aux apatrides comme nous, ils partirent là où ils pouvaient. Les Juifs allemands, eux, pensèrent que leur nationalité les protégerait, on sait que ce ne fut pas le cas.

Malgré l'insistance de mes parents, ma grand-mère ne nous a pas suivis, elle est partie le même jour que nous pour Varsovie, rejoindre son mari et sa fille Herta. J'avais sept ans, pourtant je garde clairement le souvenir des adieux à ma grand-mère que nous laissions seule sur le quai de la gare de Berlin parce que notre train partait avant le sien. Quel déchirement ! Je crois que depuis je ne supporte plus les adieux, les séparations...

Mes parents avaient tout organisé. De Berlin nous avons rejoint Cologne, près de la frontière belge, un passeur nous y attendait pour nous mener à Eupen. Après le passage de la frontière, nous avons pris un taxi, cela faisait partie de l'accord conclu avec le passeur. Mais en route nous sommes tombés sur une patrouille de la police belge qui fit signe au chauffeur de s'arrêter. Il ne ralentit pas, au contraire, et les policiers se mirent à tirer en notre direction. Je n'oublierai jamais le bruit des balles qui traversaient de part en part la voiture, il y avait des trous partout, ce fut un miracle que personne ne soit blessé. Le chauffeur nous emmena ensuite chez lui, ce n'était pas très malin, car peu de temps après les

policiers nous retrouvèrent, et nous arrêtaient. Ils nous renvoyèrent à Cologne par le train, sans bagages et sans argent. Là, nous sommes entrés dans un hôtel miteux et mon père téléphona à des relations que nous avions encore à Berlin, les priant de nous envoyer de l'argent pour payer l'hôtel et pouvoir repayer un passeur. J'ignore comment mon père s'est débrouillé, mais nous sommes repartis pour la Belgique et cette fois sans incident.

Nous nous sommes installés chez mon oncle Bernat, à Anvers. Il avait quitté l'Allemagne avec sa famille peu de temps avant nous, en suivant les conseils de l'un de ses ouvriers, non-juif, qui prétendait avoir entendu que des choses terribles se tramaient, sans vouloir les nommer car lui-même avait peur. Mon oncle habitait dans le quartier juif, derrière la Gare Centrale. Pour s'y rendre, il fallait passer sous un pont et rejoindre la Provinciestraat, la rue principale du quartier. Son logement se situait dans une rue parallèle à celle-ci.

L'animation dans ce quartier était intense. Je fus envoyé à l'École Tachkemoni, école juive religieuse de renom. Au début, je recevais tous les jours une punition parce que je n'avais pas de kippa et que je gardais ma casquette en classe. La kippa en question se trouvait dans les bagages qui faisaient route vers Anvers. Cette injustice de la part des rabbins est vraisemblablement à l'origine de mon esprit anticlérical.

À la maison, ma cousine reprenait des bas nylons pour gagner un peu d'argent. Je la regardais tendre les bas sur un verre et à l'aide d'un petit crochet fixé au bout d'une tige, elle réparait délicatement les accrocs. Je l'accompagnais lorsqu'elle allait reporter les bas à leurs propriétaires. Moi je portais des bas de laine à pompons qui montaient jusqu'aux genoux, des culottes courtes maintenues par des bretelles pareilles à celles des Tyroliens, mais en tissu, un veston assorti orné d'une martingale surmontée de deux plis creux et puis ma casquette que je ne quittais que pour dormir.

Nous sommes restés quelques semaines chez mon oncle, nous attendions nos bagages. Dès leur réception, nous avons loué un appartement

hors du quartier juif, à Berchem, à une quinzaine de minutes à pied de celui-ci. Le soir, quand nous revenions tard des parties de cartes en famille, je faisais souvent ce trajet dans les bras de mon père car j'étais trop fatigué pour marcher. Nous occupions une pièce d'environ trente mètres carrés, au premier étage, dans une rue calme. En face, sur un terrain marécageux se dressaient d'énormes réservoirs de gaz alimentant la ville d'Anvers. Le cabinet de toilette, utilisé également par tous les autres occupants de la maison se trouvait sur le palier. Comme mobilier il y avait deux lits à barreaux métalliques, une étagère, des caisses, des mannes toujours prêtes à l'emploi, une table, quatre chaises et un grand poêle rectangulaire servant à la fois au chauffage et à la cuisson des aliments. La maison était infestée de puces et tous les soirs nous inspections les matelas et les draps minutieusement. Malgré cela, le matin, au réveil, nous étions couverts de piqûres non seulement de puces mais également de moustiques. Mes parents eurent l'idée de tendre des draps au-dessus des lits en guise de moustiquaire, en dessous desquels nous suffoquions.

Je changeai d'école. J'entrai à l'école communale et j'y appris le flamand. J'étais le seul Juif de la classe. Pendant les cours tout se passait bien, mais à la sortie je me faisais insulter et tabasser. J'essayais toujours de sortir parmi les premiers et je me précipitais en courant vers la maison qui était assez éloignée de l'école. Cependant la vie n'était ni triste ni morose, elle était rythmée par les fêtes juives, les réunions de famille où l'on parlait de politique, de guerre, nous espérions que la Belgique resterait neutre comme l'avait proclamé Léopold II. Je passais beaucoup de temps avec mon père, il y avait une grande complicité entre nous.

Exode et retour

*L*e jour que nous redoutions arriva, le 3 septembre la guerre éclata. Les bombardements sur Anvers commencèrent quelques mois plus tard, dans la nuit du 10 mai 1940. Je suppose que les réservoirs de gaz étaient visés, ce fut effrayant. Le lendemain, toute la famille se retrouva près de la Provinciestraat. Entassés comme des sardines dans un camion, nous sommes partis en direction de la frontière française. Arrivés à Mouscron, nous ne pûmes pas continuer plus loin. Là, nous nous sommes réfugiés dans les caves d'un établissement scolaire pendant quelques jours. Il fut bombardé et heureusement il n'y a pas eu de victimes.

En huit jours la Belgique fut occupée. Ensuite on assista au déplacement de troupes allemandes vers la frontière. En revenant à vide, un camion s'arrêta et les soldats proposèrent de nous conduire à Bruxelles. Ils nous déposèrent à la Gare du Midi, sous le pont, à proximité de la rue de Stalingrad qui portait certainement un autre nom à cette époque³. Notre voyage se poursuivit en train vers Anvers avec comme bagages, nos baluchons et édredons. Les Allemands en uniformes verts étaient partout.

De retour à Berchem, nous avons récupéré nos affaires chez le voisin du dessus. Nous avions de bons rapports avec lui. Un jour, il vint nous saluer vêtu d'un uniforme noir, il s'était engagé chez les Rexistes, pour une bonne prime, pour une rémunération intéressante. C'est ainsi que les gens vendaient leur âme. Nous nous sommes empressés de quitter les lieux pour revenir dans le quartier juif. Il ne s'agissait pas vraiment d'un

3 Avenue du Midi.

ghetto, mais d'un périmètre délimité que rien ne fermait, la journée nous pouvions nous déplacer librement, en sortir, y rentrer, cependant le soir il y avait un couvre-feu et donc, interdiction de sortir. Nous habitions en bordure de ce quartier, près de la synagogue, dans un deux-pièces avec balcon, au second étage. L'une des pièces comportait un petit coin-cuisine, l'autre nous servait de chambre à coucher.

Le meilleur et le pire

Pour la première fois, je rencontrais des copains de mon âge avec lesquels je jouais dans la rue. J'appris à jouer aux billes. Elles étaient superbes, en verre, de toutes les couleurs, alors qu'en Allemagne, elles étaient ternes et en terre cuite. On collectionnait, on échangeait les images que contenaient les emballages des chocolats « Jacques » et « Victoria ». Le troc, semblable à une loterie, se déroulait de façon très subtile, à l'aide d'un cahier dont on repliait les pages vers le centre pour y insérer les images. Mes parents étaient mécontents que je ne m'intéresse qu'aux images et non au chocolat. En fait je n'aimais pas le chocolat. Je fis également mes « premières affaires » dans la rue, en vendant quelques ustensiles de notre cuisine à mes copains. Mes parents s'en aperçurent et ce fut ma fête ! Ils s'efforcèrent ensuite de récupérer les objets en les rachetant. C'est bien la première fois que je confesse ce méfait ! Il m'arrivait d'aller au cinéma, j'entrais par la sortie pour ne pas payer. Dans les films, j'étais très impressionné par les scènes de violence.

Ma mère s'occupait du ménage et des courses. La nourriture était rare, difficile à trouver, rationnée et très chère au marché noir. Durant le voyage entre Berlin et la Belgique, on nous avait dérobé toutes nos économies et mes parents s'étaient retrouvés totalement démunis. Pour gagner de l'argent mon père s'était associé avec un coiffeur de la Provinciestraat, un certain Glaser. Il devait passer clandestinement des marchandises en France et rapporter à Anvers des foulards destinés à être vendus au marché noir. Il ramenait aussi du pain blanc. Lorsqu'il revenait de son commerce clandestin, la nuit, nous guettions le porche d'en face où il se cachait pour y attendre un signe de notre part indiquant que la voie était libre, qu'il n'y avait aucune patrouille en vue, et seulement alors

il traversait la rue en courant pour rejoindre la maison. Les Allemands patrouillaient avec des chiens, je me souviens du bruit rythmé de leurs bottes sur les pavés.

Cette combine nous a permis de survivre et de mettre de l'argent de côté, pas mal d'argent, ainsi que des bijoux. Mon père les dissimulait dans une boîte métallique, sous une latte du plancher. Tout le monde ignorait l'existence de cette cachette. Je la découvris un jour par hasard et me mis à jouer avec le contenu de la boîte. Mon père ne se fâcha pas, au contraire il trouva l'incident amusant et il le raconta à son frère venu nous rendre visite ce jour-là en compagnie d'un autre homme. Cet individu se présenta chez nous quelques jours plus tard alors que mon père et ma mère étaient absents. Au même moment, le laitier sonna à la porte en bas, je descendis pour lui ouvrir et prendre le lait, laissant notre visiteur seul. Lorsque je remontai, il s'en alla. Peu après, mon père revint de voyage, il s'aperçut que la boîte métallique ainsi que son contenu avaient disparu. Toutes les hypothèses furent envisagées, la plus vraisemblable était que le visiteur avait dérobé l'argent et les bijoux. Mon père se rendit chez lui pour l'interroger mais évidemment sans succès. Nous n'avons jamais su s'il était vraiment le voleur. Avec cet argent nous aurions pu fuir en Suisse ou ailleurs peut-être. C'était vraiment une catastrophe.

Exil à la campagne

Le 11 janvier 1941, les Allemands nous convoquèrent à la Gare Centrale d'Anvers, nous devions nous y rendre avec un minimum de bagages. Sans connaître notre destination, on embarqua avec d'autres Juifs dans un train de voyageurs, la solution finale n'était pas encore à l'ordre du jour. L'intention des Allemands était de nous disperser par petits groupes dans des villages pour partiellement vider les grandes villes de leur population juive. Nous sommes arrivés à Alken, un village situé à quelques kilomètres de Hasselt. Pour moi, Le Limbourg fut mon premier contact avec la campagne.

Nous étions logés à côté de la maison du garde-barrière. Mon père travaillait chez un fermier comme tailleur, on lui fournissait du tissu et il confectionnait des vêtements pour toute la famille, en échange de quoi nous étions nourris. Je ne quittais pas mon père d'une semelle.

Il s'agissait d'une grande ferme traditionnelle habitée et tenue par le patriarche, sa femme, ses enfants et petits-enfants. L'agriculture n'était pas mécanisée comme aujourd'hui et il fallait beaucoup de monde pour une telle exploitation. Aux repas tout le monde se retrouvait assis sur des bancs de bois autour d'une longue table rectangulaire. Je me rappelle les pains ronds, grands comme des roues de charrette, dont on coupait au couteau d'énormes tranches épaisses. Je participai activement à la moisson, ce qui m'amusa beaucoup. La plupart des travaux se faisaient à l'aide de gros chevaux de trait.

Puis nous avons encore déménagé... cette fois pour loger dans les dépendances d'un superbe château. Grâce au fermier nous recevions du lait, et ma mère en faisait du beurre et du fromage. Les propriétaires nous

avaient même attribué un lopin de terre, que l'on entreprit de retourner pour le cultiver. Dans l'allée du château, j'appris à rouler à vélo.

Chaque jour nous devions nous présenter à l'appel organisé par les Allemands dans un lieu de rassemblement. Pour nous c'était une période de grande incertitude car les Allemands ne savaient que faire des Juifs.

Après quelques mois, en avril, ils nous renvoyèrent en ville, nous reprîmes la route avec nos bagages et une valise pleine de victuailles, un trésor, celle-ci malheureusement nous fut dérobée très rapidement. De retour à Anvers, la vie reprit. Nous y sommes restés encore quelque temps. J'avais, à ce moment-là, le sentiment d'être protégé, que rien de mal ne pouvait m'arriver tant que je demeurais auprès de mes parents. Ma mère, préoccupée par le sort de sa famille dont elle n'avait aucune nouvelle, vivait constamment à l'affût du danger qui nous menaçait. Quant à mon père, pour lui ce fut terrible car il vécut le pire sans savoir ce qu'étaient devenus les siens. Il est mort sans savoir si quelqu'un sortirait de cette tourmente.

Bruxelles

Un jour, ma mère et moi sommes partis en reconnaissance à Bruxelles. Nous avions l'intention de rendre visite à sa sœur Lotte qui vivait avec son mari et sa fille à Schaerbeek.

L'adresse que nous avions reçue n'était pas précise. Elle indiquait la rue de la Reine, mais en réalité celle-ci n'existait pas. On se mit à chercher l'avenue de la Reine, sans plus de succès. Alors que nous interroguions les passants, un petit attroupement se forma autour de nous. Ma mère s'exprimait davantage en allemand qu'en flamand si bien que cela attira l'attention d'un officier allemand qui passait par là, il intervint et nous proposa son aide. Il nous conduisit place Rogier à l'Hôtel Palace alors réquisitionné par l'occupant. Au rez-de-chaussée se déroulait une sorte de réception, de thé dansant. Nous nous retrouvions dans une étrange galère et n'en menions pas large... Notre officier se démena comme un diable pour obtenir la bonne adresse : il devait s'agir soit de la Galerie de la Reine soit de la place de la Reine. Il nous accompagna aux deux endroits et finalement la deuxième adresse fut la bonne. C'est avec un soulagement évident que l'on quitta cet officier et que ma mère retrouva sa sœur.

La première rafle à Anvers eut lieu dans la nuit du 15 au 16 août 1942, 845 personnes furent arrêtées. Le 20 août 1942, nous quittâmes Anvers pour Bruxelles. Mes parents louèrent un appartement à Schaerbeek, rue Van Dyck, 45, une rue située entre la rue Josaphat et la chaussée de Haecht, où la population juive était moins nombreuse que dans le quartier proche de la Gare du Midi. Il s'agissait d'une grande pièce au premier étage qui servait de chambre à coucher et de salle de jeu. À l'entresol se trouvait la cuisine, toute en longueur dont la fenêtre donnait sur l'ar-

rière-maison où vivait le propriétaire. Au rez-de-chaussée, une double porte d'entrée toujours ouverte donnait accès à une épicerie, soit trois pièces en enfilade aménagées en magasin. Un grand comptoir faisait face à l'entrée. Les détails de cette configuration sont importants pour la suite des événements.



▲ Carte d'identité de Jacob Liber. Au mois d'octobre 1940, les Juifs sont obligés de s'inscrire au registre des Juifs de leur commune ; ensuite auprès de l'Association des Juifs de Belgique créée par l'occupant au mois de novembre 1941.

© Fondation Auschwitz/ Fonds J. Blum/ G. Liber

La loi du port obligatoire de l'étoile jaune avait été promulguée en mai 1942, on voyait dès lors les Juifs circuler en maintenant un journal, une écharpe, une mallette sur leur poitrine pour la dissimuler. Il s'agissait de la mise en route de la solution finale. Je n'ai porté l'étoile jaune qu'une courte période et je sortais peu. Accompagné de ma mère, je fis le tour des écoles de Schaerbeek, aucune n'acceptait d'inscrire un enfant juif. Pour moi s'en était fini de la belle vie, plus question de jouer dans la rue comme à Anvers ou d'aller au cinéma.

Je me souviens à peine de ma sœur à cette époque, sans doute en raison de la différence d'âge qu'il y avait entre nous. J'avais alors 10 ans et elle 4 ans. Nous fréquentions les membres de la famille qui habitaient dans les environs.

L'été 1942, les choses se précipitèrent. Les Allemands avaient mis en place l'AJB (Association des Juifs en Belgique) dont les membres étaient recrutés parmi les dirigeants des communautés religieuses. Si, au début, cette association organisait une assistance sociale, elle servit par la suite à fournir des listes de noms de ressortissants juifs aux nazis. À l'aide de ces listes, des personnes étaient convoquées à Malines pour le travail obligatoire. Ceux qui ne se présentaient pas s'exposaient à des menaces à l'encontre de leur famille. Un jour, des résistants attaquèrent le siège de l'association et détruisirent les fameuses listes, malheureusement ils ignoraient qu'il en existait une copie. À Charleroi, l'AJB⁴ remit une fausse liste aux Allemands et puis disparut dans la clandestinité.

Les Juifs étaient désemparés, ils hésitaient à répondre aux convocations. Ceux qui le faisaient se retrouvaient à Malines, d'autres tentaient de fuir, de se cacher, certains entraient dans la Résistance. Un choix peu évident d'autant plus que parmi la population il y avait plus de collaborateurs que de résistants. Il était aisé de dénoncer des Juifs en raison de convictions antisémites, ou encore par jalousie, à cause d'une rancune personnelle afin de prendre possession de leur appartement, ou de leurs biens. Pour une famille avec des enfants, il était très difficile de disparaître et de ne pas se faire remarquer. Les Juifs en ce temps-là n'étaient pas intégrés dans la population, ils ne parlaient pas la langue locale ou la parlaient mal, avec un accent. En plus il y avait les problèmes économiques, il fallait trouver de l'argent pour acheter de la nourriture, pour se loger. Se fondre dans la masse était peut-être possible pour un individu mais pas pour une famille. Comme il leur était désormais impossible de travailler, mes parents ont vendu tout ce qui pouvait se monnayer.

4 La section carolorégienne de l'AJB était infiltrée par des résistants du Comité de Défense des Juifs.

Le flot de « volontaires » pour le travail obligatoire diminuait, alors les nazis commencèrent les rafles pour pallier ce déficit. Surtout autour de la Gare du Midi. Ils quadrillaient dès l'aube plusieurs rues, visitaient maison après maison, pièce par pièce, de la cave au grenier et embarquaient dans des camions leur cargaison humaine : jeunes, vieux, malades sans distinction. À Anvers, en plus des rafles, la Gestapo se postait devant le bureau de distribution des timbres de ravitaillement. Les Allemands y capturaient les Juifs et se faisaient conduire à leur domicile, de cette façon ils arrêtaient des familles entières.

27

Tragédie

À présent l'évènement le plus douloureux de mon enfance : l'arrestation de mon père.

Le 7 novembre 1942, vers 11 h du matin, j'aperçus dans la rue Van Dyck, deux voitures de la Gestapo. Des nazis étaient en train d'arrêter un Juif hollandais, marié à une non-juive. Au début de la guerre, ces gens-là, de même que les Juifs de nationalité belge ne se sentaient pas menacés, ce n'était plus le cas. Mon père était allé chez le coiffeur et devait rentrer d'un moment à l'autre. Je partis à sa rencontre, je connaissais bien le trajet qu'il empruntait. L'ayant rejoint, je tentai de le dissuader de revenir à la maison, il refusa, il ne voulait pas laisser ma mère seule.

En partant, j'avais remarqué les voitures de la Gestapo garées au début de la rue, un peu en deçà de chez nous. Par conséquent on décida de s'y engager en passant par l'autre côté. Ce fut une mauvaise idée car entre-temps les deux véhicules avaient fait demi-tour. Nous étions encore dans la chaussée de Haecht à cent mètres de la rue Van Dyck lorsqu'ils surgirent et se dirigèrent vers nous. Mon père s'arrêta devant la vitrine d'une librairie et me pria de continuer seul mon chemin en faisant mine de ne pas le connaître. Arrivés à sa hauteur, des hommes sortirent de l'une des voitures et l'arrêtèrent, parmi eux se trouvait un Juif prénommé Jacques⁵, collabo et délateur notoire au service de la Gestapo. Après la guerre il fut recherché, mais sans succès.

J'avais presque onze ans, cinquante ans ont passé et je me souviens de l'arrestation de mon père comme si c'était hier. Ce jour-là, j'ai vu mon

⁵ Il s'agit d'Icek Glogowski dit « le gros Jacques », dénonciateur juif qui travaillait pour la section juive de la *Sipo-SD*.

père pour la dernière fois. Ma vie n'aurait pas été ce qu'elle fut si je ne l'avais pas perdu.

J'en reviens au 7 novembre... Les Allemands, à l'aide de la carte d'identité de mon père, avaient donc pris connaissance de notre adresse. Aussitôt après l'arrestation, j'ai couru à la maison pour prévenir ma mère. Nous devions quitter les lieux au plus vite. En descendant les escaliers, nous aperçûmes les deux voitures qui s'arrêtaient devant la porte, et nous nous sommes précipités dans l'épicerie. L'épicier accepta de nous cacher dans sa boutique, sous le comptoir. Les Allemands nous cherchèrent en vain dans l'appartement, ils s'emparèrent du peu d'objets de valeur que nous possédions et mirent les scellés sur la porte. Mon père entra dans l'épicerie accompagné par les hommes de la Gestapo qui demandèrent après nous et autorisèrent mon père à emporter de la nourriture pour vingt-quatre heures.

C'était la dernière fois que j'entendis sa voix.

Aussitôt après, nous nous sommes installés chez la sœur de ma mère, Lotte, dont le mari était parti dans le sud de la France, en Zone libre. Ma sœur, âgée de quatre ans, fut confiée à une dame qui habitait près du parc Josaphat. Elle se plaisait bien chez elle et en a d'ailleurs gardé un bon souvenir.

Ma tante résidait toujours à Schaerbeek, dans une maison bourgeoise à large façade dont le rez-de-chaussée et le sous-sol étaient occupés par les propriétaires avec qui nous entretenions de bons rapports. Nous vivions dans deux pièces donnant sur un grand jardin et une véranda. De la fenêtre j'observais cette famille unie, pour moi c'était le rêve : Le père jardinait, la mère vaquait à ses travaux domestiques et les deux fils de dix-sept et dix-huit ans jouaient sous la véranda à des jeux de société, tout cela dans le calme. Nous sortions le moins possible. Ma mère tenta de récupérer une partie des objets et vêtements que nous avions laissé dans l'appartement de la rue Van Dyck en entrant par la fenêtre de la cuisine, mais le propriétaire l'avait déjà précédée.

Nous continuions à espérer des jours meilleurs et que la tourmente s'apaise.

Déportation

*M*on père avait été emmené au siège de la Gestapo, avenue Louise, près du bois de la Cambre. Les Juifs que l'on arrêtait restaient peu de temps dans les caves de l'immeuble, ils étaient rapidement envoyés à la caserne Dossin à Malines. Ce fut le cas de mon père qui fut affecté à l'atelier de confection.



◀ Arrivée
de Juifs dans
la cour de la
caserne Dossin,
août 1942.

© KD/Fonds
Kummer

Ce que nous ignorions à l'époque et que j'appris bien plus tard, c'est qu'il avait été désigné pour le XVIII^e convoi du 15 janvier 1943. Ces convois s'effectuaient encore par train de voyageurs dont les portes étaient bloquées de l'extérieur. Cependant en brisant la vitre, il était possible de s'échapper. Sur 997 personnes, 52 sautèrent du train, il en faisait partie. Malheureusement il fut repris et renvoyé à Malines⁶.

Ensuite, il se porta volontaire pour le XX^e convoi. Parmi les détenus avait couru le bruit qu'une action de la Résistance visait à intercepter le prochain train et à en libérer les prisonniers. Pour ce convoi, les Allemands utilisèrent des wagons à bestiaux. Un petit groupe de résistants juifs peu et mal armés réussirent à l'arrêter et déverrouillèrent les portes des wagons, mais les Allemands sur leur garde, en grand nombre et bien armés, eurent vite fait de reprendre la situation en main. Une partie des prisonniers put s'échapper à ce moment-là, une autre plus tard quand le train repartit. Les fuyards se faisaient tirer comme des lapins. Finalement, 236 personnes purent s'enfuir⁷.

Mon père arriva à Auschwitz le 22 avril 1943. Il fut envoyé à Monowitz-Auschwitz III à six kilomètres du camp principal et fut affecté à l'usine de produits chimiques « I.G. Farben », (premier groupe chimique allemand).

En janvier 1945, à l'approche de l'Armée rouge, les Allemands évacuèrent les prisonniers des camps de Pologne vers l'Allemagne. Ce fut une marche forcée vers Buchenwald pour des gens affaiblis par des privations, les maladies, la sous-alimentation et les mauvais traitements. Ceux qui ne pouvaient pas suivre et tombaient épuisés étaient abattus sur place. Ce fut le sort de mon père. Jacques Lanzman décrit cet épisode dans son film *Shoah*. C'est ainsi que mourut mon père en avril 1945 à Langenstein⁸, à l'âge de quarante-sept ans, quelques semaines avant la fin de la guerre.

6 Sur les 52 personnes qui ont sauté du train, 22 furent reprises.

7 Le train est arrêté par trois jeunes résistants qui parviennent à ouvrir un unique wagon d'où s'échappent 17 personnes. Lorsque le train se remet en marche, des partisans juifs rassemblés dans un wagon forcent la porte grâce à des outils cachés et sautent, de même que des déportés d'autres wagons. Sur les 236 personnes qui s'échappent du transport, 90 sont arrêtées à nouveau et 26 sont tuées.

8 Le camp de Langenstein-Zwieberge est un camp annexe de Buchenwald.

P. Jude Au: 117.615

Konzentrationslager Art der Haft: _____ Gef.-Nr.: 122.102 ✓

Name und Vorname: LIBER Jakob ✓

geb.: 30.1.1898 zu: Zarnowitz, K. Elbeng, Wartheland

Wohnort: Brüssel, Belgien, R. Van Dyck 45

Beruf: Schweizer Rel.: mar

Staatsangehörigkeit: Polen Stand: verh.

Name der Eltern: Vater: Kaufmann, Wolf Liber (verst. 1925) Rasse: _____

Wohnort: Mutter: Minnie L., geb. Schwarzwald (verst. 1943)

Name der Ehefrau: Henna Liber, geb. Eibinger Rasse: _____

Wohnort: Brüssel, s.o.

Kinder: 2, 7-139 Alleiniger Ernährer der Familie oder der Eltern: _____

Vorbildung: _____ **26.1.45 KL Buchwitz**

Militärdienstzeit: Jakob Liber von — bis _____

Kriegsdienstzeit: _____ von — bis _____

Größe: 1.65m Nase: _____ Haare: _____ Gestalt: 46429

Mund: _____ Bart: _____ Gesicht: _____ Ohren: _____

Sprache: _____ Augen: _____ Zähne: _____

▲ Fiche d'enregistrement de Jacob Liber au camp de Buchenwald le 26 janvier 1945.

© Arolsen

J'ai récolté les renseignements sur mon père après la guerre, grâce à une lettre qu'il nous avait adressée lorsqu'il était encore à Malines, à quelques témoignages de rescapés et aux documents de l'administration⁹. Longtemps, j'ai espéré son retour.

⁹ Selon le service belge des archives et documentation des victimes de la guerre, Jacob Liber aurait été transféré à Buchenwald le 26 janvier 1945 et ensuite au commando d'Halberstadt le 9 février 1945. Il serait mort en avril 1945 dans la région de Buchenwald. Ces renseignements proviennent des archives allemandes.

Enfants cachés

Pour ma mère, ma sœur et moi, la situation devint de plus en plus critique après l'arrestation de mon père. Aussi les propriétaires de l'appartement de ma tante nous mirent en contact avec l'abbé de Breucker, vicaire de l'église Sainte-Marie. Celui-ci me dirigea vers une première filière, celle de Mademoiselle Henrard, rue de la Poste près de l'église Sainte-Marie.



▲ *Genka au couvent des Sœurs de Notre Dame à Namur.*

© Fondation Auschwitz/Fonds J. Blum/G. Liber

Pour ma sœur âgée de quatre ans, ce fut une période très pénible. Elle et sa cousine Betty Zollman furent envoyées dans un couvent à Namur. Elles y restèrent jusqu'à la libération, privées de leurs parents, sans contacts avec l'extérieur, entourées de personnes n'ayant aucun sens maternel et dépourvues de la psychologie la plus élémentaire.

Ma sœur nous raconta par la suite qu'un jour, une des sœurs du couvent était morte. Les petites filles avaient dû défiler devant le corps exposé dans le cercueil ouvert et embrasser la défunte... Néanmoins il faut reconnaître que grâce à ces personnes, elles eurent la vie sauve. Je ne leur rendis visite qu'une seule fois durant tout ce temps.

Quant à moi, je fus envoyé à Herentals dans un établissement catholique destiné aux mineurs délinquants et à ceux que l'on appelait « Les enfants du juge ». Les méthodes en usage dans cette institution ne devaient pas être très différentes de celles des camps de concentration. Là, je connus la faim. Le premier soir, au réfectoire, je vis qu'il y avait un grand pain dont chacun recevait une tranche divisée en deux morceaux. Je ne mangeais pas toute ma ration ne sachant pas s'il fallait la manger en une fois. Tous les enfants me regardaient ébahis et je ne comprenais pas pourquoi.

Ma mère était cachée à Ciney et travaillait dans les cuisines d'un home pour enfants. Il arrivait qu'elle m'envoie, par l'intermédiaire du vicaire, du pain que je partageais avec mes camarades.

À Herentals, j'allais de nouveau à l'école que je n'avais plus fréquentée depuis que nous avons quitté Anvers. Je suivais bien les cours, nous étions obligés d'aller à la messe tous les jours, et j'appris le catéchisme. Je fis la connaissance de Benoît, un autre Juif, le seul parmi les deux cents jeunes de cette institution. L'établissement, semblable à une forteresse, était composé d'un corps de bâtiments de plan carré et d'une cour centrale, la cour de récréation. Autour de celle-ci s'alignaient les salles de classe, avec d'un côté une église. Aux étages se trouvaient d'immenses dortoirs. Je participais aux activités sportives avec une préférence pour

le foot. La vie reprenait le dessus une fois encore. Quelques mois plus tard, l'armée allemande réquisitionna l'établissement, qui dut fermer.

Nous fûmes, Benoît et moi, envoyés à Namur, au home de l'Ange par lequel transitaient les jeunes vers d'autres destinations. Il était dirigé par l'abbé Joseph André. Grâce au courage de ce prêtre, des centaines de Juifs, dont de nombreux enfants et adolescents furent soustraits aux persécutions nazies.



▲ *L'abbé André avec quelques enfants cachés, dont Willy Liber (2^e en partant de la gauche, avec l'écharpe).*

© collection personnelle Mireille Liber

Le home se composait de deux maisons mitoyennes donnant chacune dans une rue différente, ce qui permettait en cas de danger de fuir d'un côté ou de l'autre. Il faut préciser que juste en face se trouvait le quartier général de la Gestapo. Nous étions assez nombreux. C'est là que je fis la

connaissance de Théo Gliksberg¹⁰ qui faisait office de cuistot, nous nous sommes retrouvés des années plus tard au Triangle. Il y avait même une salle de prière qui servait aux fêtes juives, mais cela n'empêchait pas les conversions au christianisme. Ce home a continué à fonctionner après la guerre, il servait de centre d'accueil pour les enfants dont les parents n'étaient pas revenus. C'est aussi à Namur que j'ai joué pour la première fois avec des soldats de plomb, il y en avait une collection fabuleuse.

Je fus envoyé ensuite près de Dinant, au home de Leffe, une maison de maître dans un petit domaine attenant à l'Abbaye des Pères Blancs célèbre pour sa bière. Le Père Michel dirigeait le home, un homme exceptionnel.

Nous étions une centaine, presque tous juifs et conscients que les risques d'être repérés étaient grands. Les conditions de vie étaient beaucoup plus détendues qu'à Herentals. L'établissement fonctionnait suivant le modèle du scoutisme et nous participions à des jeux dans le domaine et les bois avoisinants. Il nous arrivait de circuler en ville (à Dinant), en groupe et nous chantions des chants scouts, ce qui déplaisait aux Allemands. Un jour ils arrêtaient leur voiture à notre hauteur, et quatre hommes en sortirent, nous étions vraiment persuadés que c'était pour nous.

Tous les pensionnaires étaient francophones à l'exception de deux Flamands : Erwin¹¹ et moi. Les moniteurs nous donnaient cours de temps en temps, mais nous ne les écoutions pas, assis tous deux au fond de la classe, nous étions trop occupés à nous remémorer des gros mots en yiddish et à nous tordre de rire sous le banc.

La nourriture était plus abondante qu'à Herentals mais toujours insuffisante. Lorsque la faim nous tirait trop en fin de repas, nous scandions « On a faim ! » en frappant la table avec nos cuillères. Alors, si c'était possible, nous recevions un supplément de nourriture.

10 Théo Gliksberg est le fondateur de « Glico », une entreprise de bonneterie située à Anderlecht qui était voisine de l'entreprise de confection de mon père. (Note de M.L)

11 Erwin ou Eliyahou Reichert devint plus tard professeur d'hébreu à l'institut Martin Buber de Bruxelles.

À deux reprises, les Allemands firent irruption au home. J'étais terrifié, j'ai cru que ma dernière heure avait sonné. La première fois ce fut pendant la nuit pour exiger la pose de volets opaques sur les fenêtres afin d'éviter que les avions alliés repèrent les habitations et les agglomérations. La deuxième fois, ce fut un soir. Ayant pensé qu'ils venaient nous prendre, Benoît et moi, nous nous sommes enfuis en courant dans les bois et y avons passé le restant de la nuit. Dans *Au revoir les enfants* de Louis Malle, j'ai retrouvé un peu l'atmosphère de ce que j'ai vécu, mais dans ce film, la fin est tragique.

Un jour, on découvrit que l'un des cuistots de l'Abbaye volait de la nourriture et lorsqu'il fut question de le renvoyer, il menaça de dénoncer la présence des enfants juifs du home aux Allemands. À la suite de cet incident et en raison du manque de soutien financier du clergé, le Père Michel dut fermer l'établissement et l'on fut renvoyés chez l'abbé André à Namur. Nous y sommes restés deux semaines et pour nous occuper, on nous projetait des films muets, surtout des « Charlot ». Un jour une alerte retentit et interrompit les activités. Évacués par l'arrière de la maison, on trouva refuge chez une voisine.

Ensuite, je fus accueilli au home du Prince Baudouin, situé à Serville, à une vingtaine de kilomètres de Dinant, tout près de Onhaye. Il s'agissait du superbe domaine d'Ostermerée avec son château surmonté de deux tourelles, son lac et son immense forêt. Dans les sous-bois, un tapis de grandes fougères couvrait le sol à l'infini.



◀ *Vue du château d'Ostermerée.*

© collection
personnelle Mireille
Liber

Le home était dirigé par la Baronne Henriette de Jamblinne de Meux. Sa fille et ses deux fils étaient également présents. Elle hébergeait une centaine de jeunes dont une vingtaine de Juifs et vu la situation isolée du château, nous y étions plus en sécurité qu'à Leffe.

Les moniteurs nous faisaient la classe, sans convictions ni compétences, Erwin et moi étions toujours les deux « Flamands-Juifs-nés en Allemagne-Apatrides » : Quel pédigrée !!! Mon nom devint Willy Van Hoof, le vicaire emprunta ce nom à un paroissien du même âge que moi. Après la guerre, à Bruxelles, j'ai rencontré par hasard un Willy Van Hoof, nous étions voisins et jouions ensemble, il n'a jamais su que j'avais porté le même nom que le sien.

Les jeux, les chants, les cours, les promenades les feux de camp, les saluts au drapeau occupaient nos journées. Nous étions logés dans de bonnes conditions, dans les chambres du château transformées en dortoirs et correctement nourris même si l'approvisionnement était difficile à ce moment-là. Mon séjour à Serville se déroula sans problème, mais je demeurais sans nouvelles de ma mère, de mon père, de ma sœur.



▲ *Ostemerée-Serville. Dans le parc du château durant l'Occupation.*

© collection personnelle Mireille Liber

En juin 1944, on apprit par Radio Londres que le débarquement avait eu lieu en Normandie.

Que de joie et d'espoir ! Chaque jour on se réunissait tous dans la salle de billard du château et sur une grande carte de l'Europe on épinglait des drapeaux pour marquer l'avancée des troupes alliées. Les moniteurs partirent pour rejoindre la Résistance.

Le grand jour de la Libération arriva et ce fut l'allégresse quand nous vîmes s'approcher les colonnes de soldats américains. Ils campaient dans les environs du château, nous étions tout le temps à leurs côtés, ils distribuaient des friandises, des chewing-gums que j'avalais car j'ignorais ce que c'était. Nous jouions dans les tanks abandonnés par les Allemands, il y eut des accidents avec des grenades.

Pour fêter la Libération dans la ferme du château, on tua un cochon : quelle horreur ! Dès que la ville de Ciney fut libérée, ma mère vint me chercher et ce furent les joies des retrouvailles. En Belgique s'en suivit le chaos le plus complet, il n'y avait ni bus, ni trains qui fonctionnaient, nous sommes donc revenus à Bruxelles en auto-stop.

Nous avons survécu à ce cataclysme : ma mère, veuve (elle l'ignorait encore), ma sœur qui avait grandi dans un environnement hostile, moi pas très savant car je n'avais pas beaucoup fréquenté l'école. Ma tante Lotte et sa fille Betty étaient en vie. Quant à mon oncle Bernat, ma tante et une de leur fille, ils avaient été sauvés grâce à une famille de Schaerbeek qui les avait cachés durant trois ans dans leur grenier.

J'ai eu beaucoup de chance, il s'en est fallu de peu pour que cette tourmente ne m'engloutisse. Mon père, beaucoup de proches, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants ne purent pas en dire autant.

Voilà ce que fut mon enfance.

Retour

*D*e retour à Bruxelles, après la Libération, nous nous sommes, ma mère, ma sœur et moi, installés dans un petit appartement situé au numéro 3 de la Petite rue de l'Olivier à Schaerbeek. Il s'agissait d'une impasse bordée d'une quinzaine de maisons et au bout de laquelle se trouvait un garage. La maison dite « de rentier » était divisée en un rez-de-chaussée surélevé, d'un premier étage et d'un grenier. Nous vivions au premier, tandis que le locataire du rez-de-chaussée occupait également les mansardes. Il s'agissait de deux pièces, l'une à l'arrière comprenant deux lits, servait de chambre à coucher et l'autre, côté rue, faisait office de séjour et de cuisine. Comme meubles, nous avions une table, quatre chaises et un poêle destiné au chauffage et à la cuisson. Il n'y avait aucune commodité, ni salle de bain, ni eau chaude, l'unique cabinet de toilette de la maison se trouvait au rez-de-chaussée.

La guerre n'était pas complètement terminée, des bombes V1 et V2 continuaient à tomber sur Bruxelles, ces engins faisaient beaucoup de bruit et lorsque celui-ci s'interrompait, nous savions que s'amorçait leur chute. Une de ces bombes est tombée à cinq-cents mètres de chez nous, avenue Paul Deschanel. Ce fut le dernier sursaut de l'armée allemande, avec l'offensive dans les Ardennes le 16 décembre 1944 qui surprit les troupes alliées. Quelle panique ! Nous craignions que le cauchemar ne recommence.

Plus tard, avec la libération des camps et le retour des rescapés, j'étais convaincu que mon père reviendrait, j'en ai souvent rêvé, cette attente dura des années. Les retours s'échelonnèrent sur un long laps de temps.

Les premiers déportés qui revinrent furent ceux des zones anglaises et américaines, ensuite ce fut le tour de ceux de la zone russe, les Soviets rendaient le rapatriement difficile. Ceux de Sibérie ne revinrent que bien plus tard. J'ai vu les premières images des camps aux actualités cinématographiques.

La vie commença à se réorganiser, ma sœur et moi allions à l'école catholique mais nous ne suivions pas les cours de religion. Les jeudis après-midi j'allais au « H'eder »¹² où j'étudiais le premier des cinq livres : Berechit si mes souvenirs sont exacts... Chaque semaine nous fêtions le Shabbat chez mon oncle Bernat ou chez ma tante Lotte. Et à Yom Kippour, ma mère se rendait à la synagogue.



◀ Willy avec sa maman et sa sœur, à Bruxelles après la guerre.

© Fondation Auschwitz/Fonds J. Blum/G. Liber

Ma mère fut engagée dans un petit atelier de confection à Saint-Gilles, avenue du Roi. Puis elle continua à travailler à la maison, elle cousait les doublures de manteaux de fourrure. Cela consistait à placer une couche

12 H'eder : École élémentaire et traditionnelle juive où sont enseignés l'hébreu et la religion.

d'ouatine sur l'intérieur du manteau, à couvrir celle-ci d'un tissu de doublure et ensuite de réaliser la finition au point de fantaisie ou à l'aide d'un galon. Elle doublait un manteau par jour, en y passant entre douze et quinze heures pour gagner 125 francs belges par pièce¹³.

Après l'école, j'allais jouer dans la rue avec les autres enfants du quartier. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de mon homonyme Willy Van Hoof. Le quartier était très populaire, je me souviens bien du « Bollewin-
kel », le magasin de bonbons. Dans la rue adjacente à la Petite rue de l'Olivier, très pentue, que les camions peinaient à graver, on voyait des enfants s'accrocher à l'arrière de ceux-ci et faire tomber une partie du chargement soit de charbon, soit de pommes de terre pendant que leurs camarades s'empressaient de les ramasser.

Nous ne possédions pas de frigo aussi nous allions nous approvisionner au fur et à mesure à l'épicerie. Beaucoup d'aliments se vendaient en vrac. Le beurre présenté sous une cloche se vendait au poids, quant au lait, ma sœur et moi étions successivement chargés d'aller le chercher munis d'une cruche que l'on faisait remplir.

Je fréquentais un mouvement scout dont le local était situé à Evere, l'essentiel des activités était axé sur le thème de l'aviation, nous fabriquions des maquettes d'avions. Je n'y suis pas resté très longtemps.

Nous n'avions pas de vie familiale, ma mère n'avait pas le temps. Nous mangions rapidement sur un coin de table. J'essayais de garder le contact avec la famille, je rendais visite à ma tante Lotte, son mari s'était lancé dans la vente en gros de fourrures, mais cela ne marchait pas très bien. Pourtant les affaires étaient faciles à cette époque, tout se vendait. Après des années de restriction, les gens manquaient de tout et voulaient rattraper le retard. Il m'arrivait d'aller chez mon oncle Bernat. Je le revois encore, lui et sa femme, un fer à repasser à la main ou devant leur machine à coudre. Ils étaient très pieux et marqués par la perte de

13 125 FB = 3 euros. (note qui n'a pas beaucoup de sens. Idéalement donner le coût du pain, un salaire moyen... Facile à dire, je sais)

l'une de leurs filles durant la guerre. Je voyais aussi ma cousine, Friedel, leur seconde fille, mère de trois fils. Elle et son mari, Max, travaillaient également comme tailleurs à domicile. Un de leur fils est devenu plus tard directeur de l'école Ganenou à Bruxelles, un autre représentant de commerce. Quant à ma sœur, elle passait beaucoup de temps avec sa cousine Betty, elles allaient à l'école ensemble.

Tous ces événements datent d'il y a 50 ans et ils restent tellement précis dans ma mémoire, comme si cela s'était passé hier ou, disons plutôt avant-hier !

Ma mère reprit contact avec sa sœur Toni qui vivait en Israël, la Palestine à cette époque. Grâce aux organisations juives, elle apprit que son frère Manek se trouvait à Bratislava. Malgré la désorganisation des chemins de fer, elle partit immédiatement et si mes souvenirs sont exacts, elle mit trois jours pour arriver en Tchécoslovaquie. Elle y retrouva son frère dont la femme et le fils avaient été assassinés par les Allemands, tout comme leur frère Ziga. Manek, prétendait sans certitude que leur mère, ma grand-mère, était décédée de mort naturelle au début de la guerre.

Bar Mitzva

J'ai changé d'école pour entrer dans l'enseignement libre. Il n'y avait pas de cours de religion, sauf à la demande. L'école n'était pas mixte et nous n'avions pas classe le samedi matin. Située rue Royale Sainte-Marie, non loin de la maison communale de Schaerbeek, je parcourais environ quatre kilomètres à pied, quatre fois par jour pour m'y rendre et en revenir. Je faisais le chemin du retour en compagnie de mon nouvel ami et camarade de classe : Freddy Peczenik. Nous faisions le chemin de retour ensemble car il habitait le même quartier que nous. Ma sixième primaire se passa bien, j'avais un bon professeur.

J'avais treize ans et il fut question de ma Bar Mitzva¹⁴. Mon oncle Bernat Lieber nous mit en contact avec un rabbin qui venait deux fois par semaine à la maison pour m'y préparer. La cérémonie eut lieu à la synagogue ou « maison » de prière qui se trouvait en bas de l'avenue Rogier. La salle était petite mais suffisamment spacieuse pour les quelques membres de la famille présents et les habitués de la synagogue avec lesquels il fut possible de former un « minyan ». J'étais très ému. Qui sait, si j'avais été entouré d'une famille orthodoxe à ce moment-là, je serais peut-être devenu un Juif religieux. Ma mère avait organisé une petite fête chez nous, l'appartement était rempli de gens. J'aurais tant souhaité que mon père revienne ce jour-là.

Je reçus beaucoup de cadeaux, dont une montre, d'occasion, car une nouvelle était introuvable. Elle n'a jamais bien fonctionné. C'était mon

¹⁴ Bar mitzvah : Cérémonie qui marque la majorité d'un jeune garçon juif (13 ans). Elle lui permet d'intégrer un mynian (quorum de dix hommes adultes requis pour certaines obligations religieuses).

tuteur, Jonas Moszberg, qui me l'avait offerte. Mes parents avaient fait sa connaissance à leur arrivée à Bruxelles grâce à Lotte. Il avait quitté la Pologne très jeune pour s'installer en Allemagne, où il apprit le métier de fourreur et s'était marié. Il avait eu une fille. Puis il s'était épris d'une femme mariée prénommée Hella et mère de famille. Tous deux quittèrent leurs familles respectives et vinrent s'établir à Bruxelles, dans une petite maison dont le grenier servit de cachette à Jonas pendant la guerre. Sa compagne prit d'énormes risques, mais ils eurent de la chance.



◀ *Willy adolescent.*

© Fondation Auschwitz/
Fonds J. Blum/G. Liber

En l'absence de mon père, Jonas devint mon tuteur. Il habitait rue Josaphat, à cent mètres de chez nous. Jonas possédait un petit accordéon Hohner avec lequel je m'amusais lorsque j'allais lui rendre visite. Il m'avait raconté qu'après la guerre, au cours d'un voyage en Allemagne, il avait rencontré un pauvre homme sans le sou qui cherchait à vendre son accordéon, et il le lui avait acheté. Un jour il m'en fit cadeau. Je l'ai toujours gardé. Je l'ai même emporté quand je fis mon Aliya¹⁵.

15 Aliya : Terme signifiant ascension ou acte d'immigration en terre d'Israël.

Entretemps à la maison, il y avait eu des changements, je ne dormais plus dans la chambre à coucher avec ma mère et ma sœur, mais dans la cuisine sur un divan-lit. Le locataire du rez-de-chaussée, un ancien colonial, vivait avec les cinq membres de sa famille dans deux pièces comme nous mais en plus ils occupaient le grenier, comme je l'ai déjà mentionné. Ils se mirent à convoiter notre appartement et commencèrent à nous faire des misères : des insultes lorsque nous passions devant leur porte, un tapage infernal dans le grenier et comme ils n'arrivaient pas à leurs fins, ils dénoncèrent ma mère à la police car elle n'avait pas de permis de travail. Nous étions en possession d'une carte d'identité blanche qui ne nous permettait de résider que six mois en Belgique, et donc notre situation devint précaire.

Les appartements à louer étaient rares et ceux qui les quittaient demandaient une reprise. Ma mère n'avait pas d'argent pour déménager et ne pouvait plus travailler, de plus la vie devenait insupportable dans la maison. Jonas nous tira d'affaire en invitant ma mère à travailler dans son atelier de fourreur, et ce avec des précautions de Sioux. Au signal de la sonnette du magasin, elle interrompait son activité et retirait vite son cache-poussière.

À l'école, en première moyenne, je passais tout juste alors que mon ami Freddy était premier de classe. Un jour, un cousin issu de la famille Lieber revenu des camps nous rendit visite. Il croyait retrouver mon père à Bruxelles. Il demeura quelque temps en Belgique et il partit s'engager dans la marine en Palestine, ensuite il émigra aux États-Unis, nous n'avons plus jamais eu de ses nouvelles.

Engagement

Pour ma mère, seule, avec deux enfants, cette période fut vraiment très difficile. Le passé était devenu un tabou, on ne pensait qu'au présent et moi surtout à l'avenir. N'est-ce pas là le propre de la jeunesse ? De mon père, nous ne parlions pas à la maison, on évitait le sujet pour ne pas rouvrir des blessures encore fraîches. Je le regrette amèrement, il ne méritait pas cela, mais il y avait un refoulement collectif du passé récent.

J'avais beaucoup d'amis, nous discussions, refaisions le monde mais sans jamais aucune allusion au passé. Je quittai le H'eder et je rejoignis la « Jeunesse Borochoviste »¹⁶, les deux n'étaient à mon sens pas conciliables, religion et idéaux... Il s'agissait d'un mouvement de jeunesse très à gauche, sioniste communiste qui connut plus tard diverses scissions en raison de la détérioration des contacts avec les communistes. Aujourd'hui il est connu sous le nom de « Dror ». Freddy lui allait au « Gordonia ». Ce mouvement représentait tout pour moi, je n'envisageais pas mon avenir en Belgique et rejoindre Israël était devenu mon but, je ne vivais plus que pour cela. Je participai aux « mah'anot »¹⁷. Dans le groupe j'étais le seul qui n'avait plus de père, et celui qui avait le moins d'argent, le peu que je donnais quand nous faisions caisse commune me remplissait de fierté.

16 Jeunesse borochoviste : Mouvement de jeunesse sioniste et marxiste.

17 Mah'anot : Camps de vacances organisés par les mouvements de jeunesse juifs.



▲ *Cours d'électricité dispensé dans un établissement ORT à Bruxelles.*

© Fondation Auschwitz/Fonds Van Praag

Je poursuivis mes études à l'école professionnelle juive « Ort »¹⁸, j'y appris le métier d'électricien, sans beaucoup de motivation.

Je n'avais pas de véritable cadre familial, ma mère travaillait beaucoup, elle s'absentait de six heures du matin à onze heures du soir, son seul souci était de gagner de l'argent pour nous nourrir et nous donner une vie décente, son apport affectif se limitait à cela. Elle n'émit aucune objection à ma décision de partir en Israël, sa sœur vivait déjà là-bas depuis des années. Ma mère n'avait jamais pensé s'y installer, elle savait que la vie y était très dure. Au Mouvement, dans mon groupe, beaucoup avaient des parents qui travaillaient et qui finançaient leurs études, ceux-là ne sont pas partis, ils se sont mieux et plus facilement adaptés que moi en Belgique. À l'époque, j'avais un statut d'apatride et de réfugié politique.

18 ORT : Réseau international d'établissements d'enseignement à vocation professionnelle intégrant l'éducation à la culture et l'histoire juive. Trois écoles ORT ont existé en Belgique de 1946 à 1966 pour aider les survivants de la Shoah à leur (ré)insertion sociale.

Aliya

En 1950, je quittai la Belgique pour Eretz Israël. Les H'averim¹⁹ de mon « garin »²⁰ déjà en route sur le bateau qui les menait de Marseille à Haïfa, étaient attendus au kibboutz Hefziba pour suivre une « archara » c'est-à-dire une formation pour nous préparer à vivre au kibboutz et nous apprendre l'hébreu.



◀ *Photo de la carte d'identité israélienne de Willy Liber (1950).*

© collection personnelle
Mireille Liber

19 H'aver (pluriel : H'averim) : Membre d'un groupe ou ami.

20 Garin : Noyau de jeunes gens et jeunes filles juives formés pour faire leur Aliya.

Comme je n'avais pas de prédisposition pour la vie en collectivité, j'avais décidé de me rendre d'abord à Tel-Aviv, plus précisément à Ramat-Gan, où habitaient mon oncle Hermann, ma tante Toni et leurs deux enfants. Eux aussi travaillaient beaucoup pour nourrir leur famille, situation assez semblable à celle que nous connaissions en Belgique. Comme boulot mon oncle transportait des meubles, il me trouva un emploi dans un atelier de garnissage de fauteuils et je fus engagé comme apprenti. Il s'agissait de garnir des sièges avec de la paille et des ressorts et les recouvrir de tissu, à l'ancienne. Je gagnais peu d'argent. Dans l'atelier les bureaux se trouvaient en bas et le travail manuel s'effectuait en haut, sur une mezzanine. Un jour, alors que je discutais avec un collègue et que nous échangeions des propos politiques, je lui dévoilais mes tendances de gauche, le patron m'entendit. Nous touchions notre maigre salaire les vendredis : le vendredi suivant, je fus remercié sous prétexte que je tenais des propos révolutionnaires dans l'atelier.

Désormais sans travail, je décidai de rejoindre mon garin à Hefziba. Quand je suis arrivé, la période de archara s'achevait et le garin allait partir pour un autre kibboutz dans le sud, à Mishmar Haneguev. Autant l'ambiance au sein du kibboutz de Hefziba était sympa, autant celle de Mishmar Haneguev était lamentable.

Les membres formaient différents groupes : le groupe des Français et des Belges, le groupe des Polonais revenus des camps et enfin celui des Sabras ou natifs israéliens. Ces groupes se disputaient sans cesse la direction du kibboutz dont la gestion laissait à désirer. En plus on y mangeait mal, la nourriture se payait en « boulim » ou timbres d'approvisionnement, mais il y avait toujours davantage de timbres que de nourriture. Pendant la nuit il arrivait que des « h'averim » volent des pastèques dans les champs et se fassent tirer dessus. J'avais beaucoup de difficultés à m'adapter, n'ayant appris l'hébreu, ni à l'oulpan²¹ de Hefziba ni dans ma famille où l'on ne parlait que l'allemand ou le yiddish.

21 Oulpan : Classe d'étude pour apprendre l'hébreu.

Le travail était très dur car rien n'était mécanisé, il fallait tout transporter sur le dos. Je travaillais dans la boulangerie, on y préparait cinquante pains par jour, cela signifiait cinquante kilos de pâte à porter et à pétrir à la main. Le four garni de briques réfractaires était chauffé au chalumeau. Il faisait terriblement chaud et à la chaleur du local s'ajoutait celle du désert. Le soir nous étions tellement épuisés que nous allions dormir sans même nous doucher. Lors de notre arrivée au kibboutz, nous avions été prévenus que pour dormir sous un toit, il fallait construire nos cabanes nous-mêmes, à l'aide du matériel mis à notre disposition. Or nous n'avions reçu ni vitres, ni moustiquaires pour fermer les fenêtres, et comme en plus des moustiques, il y avait une telle quantité de mouches qui ne se tiennent tranquilles que dans l'obscurité, de jour comme de nuit, nous étions obligés de boucher l'ouverture béante à l'aide d'une couverture, il en résultait une touffeur insupportable à l'intérieur de la pièce.

Petite anecdote pour décrire l'esprit qui régnait au kibboutz :

J'avais emporté dans mes bagages un drap de lit et deux pyjamas qui appartenaient à mon père, parce que ma mère n'avait pas les moyens de m'en acheter de nouveaux. Pour laver son linge, il fallait le déposer à la laverie collective et ensuite le récupérer dans un casier. Un premier pyjama disparut, la fois suivante le second et enfin ce fut le tour du drap de lit.

Le kibboutz était situé à proximité d'un «ouadi»²² par lequel les Arabes transitaient d'Égypte vers la Jordanie. Nous étions armés et avions appris le maniement des armes. Selon un accord, chaque année le kibboutz envoyait un ou deux jeunes à l'armée, cette fois-là le sort tomba sur moi.

Pour pouvoir faire mon Ailya, j'avais dû fournir une attestation de bonne santé. Lors de l'examen médical, en Belgique, une petite anomalie de mon cœur (dédoubllement d'un ventricule) avait été décelée. Dans mon dossier, le docteur avait mentionné qu'il ne s'agissait de rien de grave, il avait minimisé la chose pour que je puisse émigrer sans problème.

Cependant les représentants de la commission militaire israélienne s'inquiétèrent de me voir arriver avec un dossier médical et comme ils ne comprenaient pas un mot de français, ils ne purent en lire le contenu.

22 Ouadi : Wadi ou oued : fleuve ou vallée de régions semi-désertiques.

Je fus aussitôt réformé.

C'était surprenant car à l'époque il fallait être unijambiste pour échapper au service militaire, l'armée avait vraiment besoin de soldats. Très déçu, je revins au kibboutz.

Et puis un jour, je suis tombé malade, je reçus un traitement pour le typhus alors qu'en fait je souffrais d'une hépatite, j'étais dans un piteux état. Peu après, je pris la décision de quitter le kibboutz, pas en raison des dures conditions de vie, mais surtout à cause de l'ambiance abominable qui y régnait, les conflits entre les h'averim, la jalousie des uns envers les autres, les problèmes des couples du garin qui se défaisaient et se refaisaient avec des anciens du kibboutz. C'était regrettable, parce que je crois que sans cela j'aurais pu faire de bonnes choses dans ce cadre.

Ne voulant vexer personne, j'ai prétendu que ma mère venait s'installer en Israël et que je voulais retourner travailler en ville, qu'il fallait que je gagne de l'argent pour l'aider. On me suggéra de rejoindre un groupe qui partait pour le kibboutz Givat Brenner. Mon travail devait y être rémunéré et plus tard, si je le désirais, je pourrais revenir avec ce même groupe à Mishmar Haneguv. J'y suis allé et j'y ai travaillé quelque temps, mais on refusa de me payer. En fait le Kibboutz Givat Brenner devait verser la somme m'étant due au Kibboutz Mishmar Haneguv, mais ne le faisait pas.

J'ai définitivement quitté le kibboutz et je suis retourné à Tel-Aviv, sans argent ou presque. Je n'avais pas de logement et je ne voulais plus retourner dans ma famille. Je me nourrissais de crèmes glacées et j'errais dans la nuit. Un soir, je me rendis à Ramat-Gan, mais arrivé au pied de l'immeuble où vivaient mon oncle et ma tante, je ne voulus pas monter, je dormis dans leur camionnette et je repartis à l'aube car je ne voulais pas qu'ils me trouvent. Heureusement, je fis la connaissance d'un homme, je ne me souviens plus comment, dont le père était propriétaire d'un petit hôtel. Il proposa de m'y héberger et j'y suis resté jusqu'à la fin de mon séjour en Israël²³.

23 D'après le certificat délivré à Tel-Aviv le 25 juillet 1951, l'adresse de mon père était rue Sokolov, 70, Tel-Aviv chez Nahman. (Note de M.Liber)



▲ *Willy en Israël.*

© collection personnelle Mireille Liber

Pour trouver du travail, je m'adressai à la Histadrout²⁴. Comme j'avais suivi une formation d'électricien, on me proposa un emploi dans une usine en construction et après avoir passé et réussi brillamment les tests d'admission je fus engagé ; mon travail consistait à réaliser seul, l'entièreté de l'installation électrique du bâtiment. Je n'avais aucune expérience, cependant je me débrouillais très bien et finalement je reçus un salaire.

Le kibboutz avait refusé de me remettre la carte d'approvisionnement nécessaire pour acheter de la nourriture ou pour manger au restaurant. La Histadrout se chargea de l'affaire et finalement je reçus le document. Cependant à ma demande il avait été envoyé chez mon oncle Hermann dont le nom de famille était Wilhelm. Sur l'enveloppe, il était écrit : Heil Wilhelm ! Comme si ce document s'adressait à un traître... Pour moi c'était pire qu'une insulte, comment des Israéliens, des Juifs pouvaient-ils faire une chose pareille ? Qui au kibboutz en était l'auteur ?

24 Histadrout : Principale organisation syndicale israélienne.

Mon travail à l'usine terminé, je fus engagé ailleurs, dans une fabrique d'appareils et de systèmes électriques. Je m'y plaisais bien, néanmoins j'envisageais de rentrer en Belgique. Je fis la demande d'un passeport et d'un visa, j'obtins le passeport, mais pour le visa il fallait justifier la raison du voyage. Je répondis que je souhaitais rendre visite à ma famille. Le visa me fut refusé. Alors ma mère me fit parvenir un certificat médical stipulant qu'elle était très malade et que ma présence était requise à son chevet. J'obtins un visa d'un mois et je quittai mon travail. Comme je savais que l'entreprise avait décidé de licencier du monde, je partis avant de recevoir mon congé.

Retour en Belgique

*J*e revins en Belgique, en tant que citoyen israélien, je possédais enfin une nationalité. Au bout d'un an, lorsque je voulus prolonger mon visa et que j'en fis la demande à l'ambassade d'Israël (qui se situait à l'époque rue Blanche), je reçus peu de temps après (2 novembre 1953), une lettre stipulant qu'en vertu de la loi concernant la nationalité israélienne je n'étais plus considéré comme un ressortissant israélien. Je me retrouvai une fois de plus sans papiers, apatride, et donc illégalement en Belgique.

Pour obtenir un permis de séjour il fallait avoir un travail et un permis de travail. Les choses s'arrangèrent une fois de plus grâce à mon parain Jonas qui me trouva du travail comme apprenti-fourreur. Je devais assembler en les cousant des pattes d'astrakans. Je retournai au siège de l'ONU et l'on me rendit le statut de réfugié politique. La nationalité belge ne me fut octroyée que de nombreuses années plus tard.

En 1956, ma sœur s'est mariée. Mon beau-frère, Henri Gilbert (Gielbartowicz) et moi avons entrepris d'ouvrir un atelier de confection de vêtements : imperméables, anoraks, manteaux. Nous travaillions dans la cave de ma mère, pendant la nuit. Au début, les vêtements coupés pièce par pièce et par nos soins étaient assemblés et cousus chez des sous-traitants. La journée, mon beau-frère voyageait en province pour vendre la marchandise et moi j'allais travailler ailleurs pour gagner de l'argent à investir dans notre affaire. Quand les voisins se plaignirent que nous utilisions l'électricité des communs, nous nous sommes installés dans la chambre à coucher de ma mère. Ensuite, sous l'appartement d'Henri

et de ma sœur, rue des Palais, un local s'est libéré et ce fut là notre premier véritable atelier.

À cette époque, c'est moi qui voyageais pour présenter les vêtements aux clients et effectuer les livraisons tandis que mon beau-frère coupait la marchandise qui était toujours assemblée à l'extérieur. Les samedis nous préparions les colis destinés à être envoyés par la poste. Puis nous avons déménagé à Anderlecht, rue Bara. C'est ainsi que naquit notre entreprise « Gilitex » (Gilbart-Liber-Textile).



▲ À Anderlecht, dans le Triangle, l'entreprise Gilitex. À côté : la maison « Glico » de Théo Gliksberg avec qui Willy était au home de l'Ange.
© La Fonderie

◀ Publicité des Établissements Gilitex
© collection personnelle Mireille Liber

Entretemps mon parrain Jonas tomba malade et fut hospitalisé à la clinique Édith Cavell. J'allais le voir souvent, c'est là que je rencontrai ma future épouse, qui s'occupait de lui. Elle étudiait à l'école des infirmières et travaillait à la clinique comme garde-malade.

Pour me marier en 1962, il me fallut obtenir un certificat de naissance, or la partie de Berlin où nous avons vécu se trouvait à l'Est et la Belgique n'avait plus de relations diplomatiques avec cette partie de l'Allemagne. Il me fallut faire appel à un délégué du ministère des Affaires étrangères qui était en poste en Tchécoslovaquie pour qu'il prenne contact avec les autorités communales de Berlin-Est. J'eus la chance que les documents administratifs dont j'avais besoin n'aient pas été détruits pendant la guerre.

La suite est une autre histoire...

Annexe

La famille de ma mère :

Mendel Federgrün, mon arrière-grand-père, que je n'ai pas connu.

Genendel ou Bela, mon arrière-grand-mère. J'ai eu la chance de la connaître, elle vivait à Wisnicz. Elle est décédée en 1938. En hommage à sa mémoire, ma petite sœur reçu le prénom de Genka.

Yosef Eitinguer : Mon grand-père. Décédé à Hruschau.

Malka Federgrün, ma grand-mère. Née le 4 avril 1884 à Lipnica-Górna en Pologne. Elle disparut au cours de la guerre, probablement dans le ghetto de Varsovie.

Leurs enfants :

Manek ou Emanuel Eitinguer, l'aîné, né le 30 décembre 1905. Durant la guerre, il fut déporté au camp de travail de Sosnowiec, il ne revit jamais sa femme et son fils. Ensuite il vécut en Tchécoslovaquie et il fit la connaissance de sa seconde femme Rosa, qui elle aussi avait perdu mari et enfant. Ils partirent s'installer à Sidney, en Australie. En 1986, le couple fit son Aliya en Israël. Atteint d'une leucémie Manek mourut à Ramat-Gan quelques années plus tard.

Zelig ou Ziga Eitinguer, né le 6 avril 1907 à Lipnica Górna ou Wisnicz, célibataire, il vivait à Ostrau en Tchécoslovaquie, il était imprimeur. Décédé en 1944 au camp de Mauthausen ou Auschwitz.

Henna Eitinguer, ma mère. Née le 3 septembre 1908 à Wisnicz ou à Lipnica Górna (selon différentes sources) en Pologne ²⁵. Elle est décédée à Bruxelles le 29 août 1982.

Tova ou Toni Eitinguer, née à Wisnicz le 10 mai 1910. Elle a épousé son cousin germain Hermann Wilhelm, ils eurent deux enfants, Léa et Yossel. Elle est décédée à Ramat-Gan (Israël) en 1998.

Lotte Eitinguer, née le 9 juin 1912 à Hruschau. Pendant et après la guerre, elle vivait à Bruxelles. Épouse de Zollman, elle avait une fille Betty. Elle est décédée à Bruxelles peu de temps avant ma mère.

²⁵ Sa naissance a été déclarée à l'administration locale le 8 septembre 1908.

Fanny Eitinger, née à Hruschau ²⁶ le 16 avril 1917. Elle, son mari Isy (Isidore) Grubner et leur enfant (Tonne) né en 1938 furent déportés dans le ghetto de Cracovie et assassinés en 1939. Elle était chapelière.

Herta Asterball, née en 1925 à Berlin. Fille du deuxième mariage de ma grand-mère Malka. En 1939, elle quitta Berlin avec ses parents pour rejoindre Trembowla (Terebovlia) en Pologne, ville natale de son père. On sait que le 7 avril 1943, la plupart des Juifs (1 100) de ce village furent exécutés par les nazis.

La famille de mon père :

Wolf Lieber, mon grand-père.

Mindel Scharzberg, ma grand-mère.

Leurs enfants :

Berek ou Bernat Lieber né le 14 avril 1892. Il s'installât plus tard en Belgique, il a fêté en 1993 son cent et unième anniversaire.

Jacob ou Yankel Lieber, mon père. Né le 30 janvier 1898, en Pologne, à Żarnowiec ou Czarnowice ²⁷. Mon père avait deux sœurs, mariées, qui vivaient dans le même village, elles disparurent pendant la guerre et un deuxième frère qui périt au cours de la Première Guerre mondiale. Une partie de la famille vivait au Portugal, ainsi qu'aux États-Unis, nous en avons perdu la trace après la guerre. Il est mort assassiné en 1945 à Langenstein en Allemagne.

26 Dans les archives de Yad Vashem : Bischofsteinitz en Tchécoslovaquie comme lieu de naissance. (Note de M.Liber)

27 Le lieu de naissance Żarnowiec – Żarnowice – Czarnowice est orthographié de différentes façons et varie selon les documents administratifs. (Note de M.Liber)

